

Ĵavād ḤADĪDĪ

Khayyām, poète des idées

A la recherche de Khayyām*

Un amateur de livres demanda un jour à un libraire de Londres: Quel est le livre le plus vendu en Angleterre? Le libraire réfléchit un instant, puis répondit: La Bible. L'autre demanda à nouveau: Après la Bible? Cette fois, la réponse fut prompte: *Les Quatrains de 'Omar Khayyām*.¹

C'est la réalité du cas Khayyām: rares sont, en effet, les recueils de poèmes, tant classiques que modernes, qui aient été aussi souvent traduits, étudiés et réimprimés. Plus rares encore les poètes qui aient si intensément suscité, à travers

* La version française de *L'accueil fait en France à la littérature persane (De Sa'dī à Aragon)* va bientôt paraître. Nous avons jugé opportun d'en offrir à nos lecteurs, en avant-première, un fragment concernant Khayyām et ses quatrains.

1. Voir Yakānī, *Nādere-ye Ayyām*, *Ḥakīm 'Omar-e Khayyām*... , p.139; voir aussi, Arthur Arberry, *Omar Khayyam, A New Version*, London, 1952, Introduction:

«There can scarcely be a household in all Britain which has not at some time possessed a copy in some shape or form. British soldiers have taken it with them into action in two world wars.»

le monde entier, l'admiration des uns et la contestation des autres. Le nombre de ses traductions, en français seulement, dépasse la cinquantaine, et presque tous les ans une nouvelle s'y ajoute.

Pourtant, Khayyām est un poète resté méconnu aussi bien de ses admirateurs que de ses contempteurs. Certains l'ont imaginé comme un ivrogne qui se moque du ciel et de la terre. D'autres cherchent en lui un mystique qui a concilié le sacré et le profane. Certains l'accusent d'hypocrisie, de fraude et de plagiat. D'autres encore nient jusqu'à son existence et attribuent les *Quatrains* à d'autres poètes qui se seraient dissimulés sous son nom pour avancer leurs idées nihilistes.

C'est le sort de tous les grands hommes: chacun les juge selon ses propres opinions et sa propre vision du monde. Sinon, il ne resterait plus rien à dire et les discussions prendraient fin, alors que Khayyām, près d'un millénaire après sa mort, ne cesse d'attirer l'attention des chercheurs sur sa vie et sa pensée.

Ses *Quatrains* furent traduits d'abord, très poétiquement, par l'Anglais Fitzgerald en 1859. Au début, ils n'eurent pas de succès. Il fallut la mauvaise traduction française de Nicolas, en 1867, pour faire vendre les exemplaires de la traduction anglaise qui restaient entassés chez l'éditeur.²

Nicolas, ancien drogman de l'Ambassade de France à Téhéran, puis consul à Rašt, connaissait bien le persan.³ Il avait d'ailleurs été en contact, lors de son long séjour en Iran, avec certains soufis qui lui avaient donné une explication mystique

2. *Ibid.*, p. 68.

3. Voici ce qui est écrit, en persan, à la fin de la traduction de Nicolas: رباعیات حکیم عمر خیام در دارالمرز رشت حسب الفرمایش عالیجاه مجدت و نجدت همراه مقرب السلطان سرکار نیکولا قونسول دولت بهیة فرانسه تحریر شد که در کارخانه پاریس مطبوع گردد. حرره محمد اسمعیل بن محمد ابراهیم فی شهر رمضان ۱۲۸۳.

Le manuscrit de l'ouvrage a donc été préparé à Rašt en ramaḍān 1283 h (janvier 1866). Le scribe se nommait Moḥammad Esmā'īl, fils de Moḥammad Ebrāhīm. A cette date (une année avant la publication de l'ouvrage), Nicolas était toujours Consul de France à Rašt. Le recueil contient 464 *robā'ī*-s attribués à Khayyām. Les pages de gauche portent la traduction française et celles de droite le texte persan.

des *Quatrains*, ce qu'il ne manqua pas de rapporter dans le long exposé qui sert d'introduction à sa traduction. Il y présente Khayyām comme un soufi qui se serait servi d'un langage symbolique pour exprimer son amour divin.

Fitzgerald, au contraire, avait présenté le poète persan sous les traits d'un philosophe qui ne trouvait de remède à ses souffrances métaphysiques que dans le vin et l'amour. Lequel des deux Khayyām était le vrai? De là bien des controverses provoquées entre les orientalistes. Le premier fut Fitzgerald, lui-même, qui se mit à défendre sa propre traduction et à réfuter les interprétations de Nicolas:

«Indeed I hardly knew poor Omar was so far gone till his Apologist informed me. For here we see that, whatever were the Wine that Hafiz drank and sang, the veritable Juice of the Grape it was which Omar used, not only when carousing with his friends, but (says Nicolas) in order to excite himself to that pitch of Devotion which others reached by cries and «hurlements». And yet, whenever Wine, Winebearer, etc., occur in the Text – which is often enough – Monsieur Nicolas carefully annotates «Dieu», «la divinité», etc., so carefully indeed that one is tempted to think that he has indoctrinated by the Sufi with whom he read the poems. What historical Authority has Monsieur Nicolas to show that Omar gave himself up «avec passion à l'étude de la philosophie des Soufis»? The doctrines of pantheism, materialism, necessity, etc., were not peculiar to the Sufi; nor to Lucretius; nor to Epicurus before him; probably the very original Irreligion of thinking men from the first...»⁴

Ces controverses qui gagnèrent aussi la presse, firent connaître davantage Khayyām et ses *Quatrains*, de sorte qu'en la même année 1867 où la traduction de Nicolas avait paru, celle de Fitzgerald fut réimprimée. D'autres éditions, en 1872, 1879, 1889 et 1899, avec des tirages considérables pour l'époque, suivirent cette deuxième.⁵ Les Anglais venaient de découvrir l'un des plus grands poètes-penseurs de la littérature

4. Edward Fitzgerald, *Works*, p. 13.

5. Arthur Guy, *Les Robais d'Omar Khayyam*, in Collection «Les grands événements littéraires», Paris, 1935, p. 14. Au total, la traduction de Fitzgerald eut vingt-cinq éditions dans la deuxième moitié du XIX^e siècle (voir Arthur Arberry, *op. cit.*, p. 68).

mondiale.

Mais les Français se contentaient toujours du Khayyām mystique que Nicolas leur avait présenté. Il leur fallait pour tant accommoder le langage profane des *Quatrains* avec l'interprétation ésotérique que le traducteur en avait donnée. Ce fut ainsi que nombre de critiques se trompèrent dans leurs jugements sur l'œuvre et l'auteur.

Le premier fut Ernest Renan pour qui Khayyām, «frère de Gœthe et de Heine», et symbole de la persévérance aryenne face à la rudesse sémitique, s'était déguisé en mystique afin d'éviter l'anathème des dévots:

«S'il fallait un exemple pour prouver combien l'esprit persan est resté fidèle à ses origines aryennes, on le trouverait dans ces *Quatrains* que vient de publier Monsieur Nicolas, Consul de France à Resht [...] Mystique en apparence, débauché en réalité, hypocrite consommé, [Khéyam] mêlait le blasphème à l'hymne, le rire à l'incrédulité...»⁶

Ce genre de jugements témoignent, en effet, de la grande confusion dans laquelle les savants étaient jetés. Fitzgerald, poète lui-même, et qui avait mieux saisi le sens profond des *Quatrains*, avait trouvé dans Khayyām une âme sœur de la sienne, qui, incapable de résoudre l'énigme de la création et le problème de la vie et de la mort, cherchait à se consoler dans l'amour et le vin. Alors que Nicolas en faisait un ermite et un homme du ciel, ce qui n'était guère soutenu par le texte de ses poèmes. De la combinaison de ces deux interprétations contradictoires, Renan faisait – avec beaucoup de bonne volonté d'ailleurs – un Khayyām qui symbolisait le peuple iranien, de race aryenne, lequel, malgré les péripéties de son histoire, a pu subsister et refouler ses ennemis sémites, au sud, et tartares, au nord, thèse déjà soutenue par Gobineau et qui allait aboutir aux idées racistes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles. Si les Persans n'avaient pas été doués de ce génie de la dissimulation qu'ils ont appelé «*taqiyya*», ils auraient été absorbés dans les peuples ennemis

6. Voir *Journal Asiatique*, juillet-août 1868, pp. 56-57.

qui les entouraient. Par conséquent, l'hypocrisie de Khayyām qui feignait d'être un mystique, alors qu'en réalité il était «un débauché», relevait de la sagesse même.⁷

Au moment où l'on discutait sur le contenu des *Quatrains* et sur les interprétations contradictoires qu'on en donnait, une des premières expositions importantes d'art s'organisait à Paris sur l'emplacement du Champ-de-Mars. Le pavillon de l'art persan, où de nombreux objets d'art, surtout des miniatures, des enluminures, des dessins et des tapis, étaient exposés, ne pouvait manquer d'attirer la curiosité des intellectuels et des artistes de l'époque. Remarquons que la coïncidence de plusieurs événements littéraires et artistiques concernant la Perse justifiait l'attention que les Français portaient aux Persans. *Les Religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, où Gobineau avançait avec enthousiasme: «Ce que nous sommes, Français, Anglais, Allemands, Européens du XIX^e siècle, c'est à Cyrus que nous le devons», avait paru en 1865. L'ouvrage, suivi par *L'Histoire des Perses*, fut bien accueilli et eut une grande répercussion dans le monde orientaliste qui allait bientôt prendre connaissance du cinquième et du sixième tomes du *Šahnāmeḥ*, publiés respectivement en 1866 et 1868. L'exposition d'art persan en 1867, et la traduction des *Quatrains* de Khayyām la même année, puis les controverses qu'elle avait provoquées, tout cela faisait que la Perse connut à cette époque une vogue qui ne pouvait rester inaperçue des grands esprits du siècle. Ce fut ainsi que même un poète artiste comme Théophile Gautier qui, contrairement aux romantiques et aux Parnassiens, ne se piquait point d'orientalisme, s'intéressa à l'art et à la littérature persans auxquels il consacra un long et bel article où, en bon expert qu'il était, il ne faisait que prôner cet art dont il avait vu quelques spécimens à l'exposition du Champ-de-Mars:

«Jamais peuple ne poussa plus loin que les Persans l'art de l'orne-

7. Gobineau, qui a fait un long exposé sur le mot «taqīyya» ou «ketmān», pensait de même. Voir *Les religions et les philosophies...*, ch. I.

mentation. Leurs reliures, leurs manuscrits sont des prodiges de calligraphie illustrée. Il y a sur les marges de [Kèyam], de Firdouci, de Hafiz, de Ferideddin Attar, de Saâdi, des motifs pour décorer vingt Alhambra».

Mais le génie des Persans ne s'applique pas seulement à orner les manuscrits de Khayyām ou de Ferdowsī. Ils excellent aussi dans d'autres domaines de l'art, même dans celui de la fabrication des armes:

«Leurs armes sont des bijoux et donnent l'envie d'être tué par de si charmants engins de destruction». ⁸

Il faut être artiste et poète à la fois pour éprouver de tels sentiments à propos des «engins de destruction». Mais Gautier avait d'autres motifs encore: il venait de découvrir Khayyām, grâce à sa fille Judith qui raconte ainsi l'histoire:

Par un bel après-midi d'été, le père et la fille font du canotage sur la Seine. Le silence environnant est soudain troublé par une mélodie, chantée dans une langue à laquelle ils ne comprennent rien. Un bateau s'approche alors d'eux, occupé par quelques jeunes gens au teint basané. L'un d'entre eux, de visage agréable, envoie, tout en chantant, un baiser à Judith. Celle-ci s'en offense, mais avant qu'elle ne témoigne son indignation, le canotier qui avait reconnu Gautier, lui présente respectueusement le frivole chanteur, sous le titre de «Général Mohsen Khan», représentant de Sa Majesté le Chah d'Iran à la cour de l'Empereur de France. Le Général, désemparé, tente de s'excuser de sa légèreté. Gautier le sauve de l'embarras en l'invitant à débarquer et à s'asseoir sous un platane pour bavarder. C'est ainsi que débute une idylle entre lui et Judith. Par la suite, Mohsen Khan rencontre souvent Judith chez elle où il l'initie à la poésie persane. ⁹

Qui était ce Mohsen Khan? Parmi les diplomates et les militaires de cette époque une quinzaine de personnes portent ce nom. Lequel était donc celui qui, tout jeune, représentait la

8. Théophile Gautier, *L'Orient*, II, 82.

9. Judith Gautier, *Le second rang du collier*, pp. 233-246.

Perse à la cour de France? Malheureusement, Judith ne nous donne aucun renseignement sur la date exacte de sa rencontre avec lui, et c'est seulement à l'aide de certains indices que nous devons la deviner:

- Judith Gautier, née en 1845, se marie, en 1867, avec Catulle Mendès, poète d'abord parnassien, puis décadent.

- Lorsqu'elle rencontre Moḥsen Khan, elle n'était pas encore mariée.

- Ce serait inhabituel pour les mœurs de l'époque qu'avant d'atteindre ses vingt ans, elle ait été libre de fréquenter les hommes, ne serait-ce qu'un général étranger.

- La rencontre doit donc avoir eu lieu avant 1867, mais pas plus tôt que les années 1864-1865.

- Le seul personnage iranien qui, à cette date, séjournait en France sous le titre d'attaché militaire était Mirza Moḥsen Khan, surnommé «Mo'īn ol-Molk» qu'une photo, prise à Paris et datée de 1282 h (1865), montre en compagnie de Moḥammad Ḥasan Khan,¹⁰ surnommé E'temād os-Saltāne qui sera plus tard lecteur du roi puis ministre des publications à la cour de Nāṣer ed-Dīn Chah. Le personnage dont Judith Gautier nous trace le portrait ne peut donc être que ce même Moḥsen Khan qui figure sur la photo et qui, plus tard, sous le règne de Moẓaffar ed-Dīn Chah, fut nommé premier ministre avec le titre de Mošīr od-Dowla, titre réservé aux personnages de haut rang dans le gouvernement iranien de l'époque.¹¹

Or Moḥsen Khan était un homme cultivé et versé dans la littérature. Aussi, aux dires de Judith, traduisait-il pour elle les poèmes de Sa'dī¹² et surtout les *Quatrains* de Khayyām. Judith les récitait ensuite à son père qui les trouvait «parfaits,

10. Voir Khān Malek Sāsānī, *Sīyāsat-garān-e dowre-ye Qājār*, II, 206.

11. Quelques années après son retour en Iran, Moḥsen Khan fut nommé ambassadeur à la Sublime Porte (1287 h/1870). A la suite d'une mésentente, il fut démis de ses fonctions et vécut en retraite jusqu'en 1312 où il fut nommé Ministre des Affaires Étrangères. En 1317 h/1899, il partit en France pour se faire soigner les yeux. Il y mourut peu de temps après (Voir Ebrāhīm-e Ṣafā'ī, *Rahbarān-e Mašrūṭa*, I, 78 et 496).

12. L'un des poèmes de Sa'dī que Moḥsen Khan a traduit pour Judith est le suivant:

complets comme une perle ou un diamant».

C'est la première rencontre de Théophile Gautier avec Khayyām avant la publication des *Quatrains* traduits par Nicolas. Mais l'idylle qui en était la cause reste inachevée: Moḥsen Khan, rappelé par le gouvernement iranien, doit rentrer en Iran. Il propose alors à Judith de l'épouser et de le suivre, ce qu'elle accepte volontiers, tentée par «ce pays des *Mille et une Nuits*» dont elle avait «tant rêvé et qui était sans doute (sa) vraie patrie». ¹³ Mais son père s'y oppose en racontant à sa fille de terribles histoires de harem et en lui décrivant des scènes effrayantes de la jalousie des favorites et de la ruse des concubines. Judith renonce donc à ce mariage exotique. Mais elle en garde un souvenir attendri qui traverse toute son œuvre. ¹⁴

Moḥsen Khan connaissait bien Khayyām et ce fut grâce à lui que Gautier eut une bonne compréhension des *Quatrains*. C'est à ce moment que parut la traduction de Nicolas con-

← «Un jour, je vis, en rêve, Iblis. C'était un beau jeune homme au front pensif, au regard lumineux.
 – Comment se peut-il, m'écriai-je, qu'on te représente horrible à voir, avec des cornes et une queue?
 Alors Iblis eut un sourire doux et triste, et me répondit:
 – C'est parce que le pinceau est entre les mains de l'ennemi.»
 (*Le second rang du collier*, p. 283).

C'est là le résumé des vers 395-401 du *Būstān* (éd. Yūsofi) dont voici les deux premiers:

ندانم کجا دیده‌ام در کتاب
 که ابلیس را دید شخصی به خواب
 به بالا صنوبر به دیدار حور
 چو خورشیدش از چهره می‌تافت نور...

13. *Ibid.*, p. 246.

14. *Les fleurs de l'Orient* témoignent particulièrement de l'influence que Judith a subie. C'est aussi en se souvenant de son amour inachevé qu'elle nomme ses deux chiens «Dache» et «Nadir», mots persans dont le premier veut dire «frère» et le deuxième «rare» (terme que l'on retrouve dans Nadir Chah).

tre disant l'interprétation de Moḥsen Khan. Quel était donc le vrai Khayyām? Celui de son traducteur ou celui de son compatriote? Gautier invente alors un Khayyām qui est l'un et l'autre à la fois.

«Avez-vous lu les *Quatrains* de Kèyam?» Ainsi commence son article publié dans le *Moniteur Universel*.¹⁵ Il y raconte ensuite l'histoire de Ḥasan-e Şabbāḥ, chef des *ḥaššāsīn*¹⁶ (=assassins), et de Neẓām ol-Molk, chancelier de Malek Chah seldjoukide qui auraient été condisciples de Khayyām dans une école de Neyşābūr, et qui, adolescents, auraient fait serment de rester fidèles l'un à l'autre et de s'entr'aider au cas où l'un d'eux occuperait une place importante dans le gouvernement. Plus tard, Ḥasan-e Şabbāḥ fait assassiner Neẓām ol-Molk qui s'oppose à ses activités sectaires, alors que Khayyām se retire de la vie mondaine et se consacre aux méditations philosophiques et à ses études d'astronomie.¹⁷ Mais Khayyām était-il vraiment un mystique? Gautier l'imagine plutôt comme un poète qui s'enivrait aussi bien du bon vin de Neyşābūr que du vin céleste:

«Kèyam cherchait dans le vin cette ivresse extatique qui sépare les choses de la terre et enlève l'âme au sentiment de la réalité. . . Certes, de toutes les manières d'anéantir le corps pour exalter l'esprit, le vin est encore la plus douce, la plus naturelle, et, pour ainsi dire, la plus raisonnable».¹⁸

Le vin de Khayyām était donc le vrai jus de raisin. On ne peut même pas dire que c'était toujours pour «exalter» son esprit qu'il en buvait. Au contraire, il y cherchait parfois un remède à ses maux et un moyen de tout oublier. Voici un

15. Plus tard, l'article fut inséré dans *L'Orient*, II, pp. 57-91.

16. Pluriel du mot *ḥaššaš* qui veut dire buveur du *ḥašīš* (drogue). Les disciples de Ḥasan-e Şabbāḥ (vieux de la Montagne) sont ainsi appelés parce qu'on pense qu'il leur donnait à boire du *ḥašīš*, drogue inconnue jusqu'à cette date, et les envoyait ensuite assassiner ses ennemis.

17. Eu égard à l'incompatibilité des dates, cette histoire, racontée par certains auteurs, ne paraît pas bien fondée. La source de Gautier est Nicolas qui l'a rapportée dans l'introduction de sa traduction.

18. Théophile Gautier, *op. cit.*, II 62.

quatrain qui en témoigne:

Tu as brisé ma cruche de vin, ô mon Dieu!
C'est moi qui bois et c'est toi qui commets les désordres de l'ivresse!
Oh! puisse ma bouche se remplir de terre!
Serais-tu ivre mon Dieu?¹⁹

Gautier continue son article en décrivant – toujours selon Nicolas – les étapes spirituelles que le mystique doit parcourir avant d'atteindre la sérénité. Mais à nouveau, il se pose la question: comment peut-on accommoder le contenu des quatrains avec l'interprétation de Nicolas? Et comment un mystique peut-il s'attaquer si violemment aux dévots?

«On est étonné de cette liberté absolue de l'esprit, que les plus hardis penseurs modernes égalent à peine, à une époque où la crédulité la plus superstitieuse régnait en Europe, aux années les plus noires du Moyen-Age. Le monologue d'Hamlet est découpé d'avance dans ces quatrains où le poète se demande ce qu'il y a derrière ce rideau du ciel tiré entre l'homme et le secret des mondes, et où il poursuit le dernier atome d'argile humaine jusque dans la jarre du potier ou la brique du maçon».²⁰

Après avoir ainsi exprimé son étonnement, Gautier reproduit quelques-uns des quatrains qui traitent surtout de la brièveté de la vie et de la fragilité des choses. L'un de ces quatrains qui attire particulièrement son admiration est le suivant:

«Marche avec précaution; la terre que tu foules est faite avec les joues de rose, les seins de neige, les yeux de jais de la beauté; dépêche-toi de t'aller asseoir près de ces fleurs avant qu'elles soient fanées; va, car bien souvent elles sont sorties de terre et bien souvent elles y sont rentrées».²¹

C'est là un mélange de deux quatrains presque identiques de Khayyām.²² Gautier s'écrie ensuite:

19. *Ibid.*, II, 64.

20. *Ibid.*, II, 67.

21. *Ibid.*, p. II, 68.

22. En voici le texte persan:

هر سبزه که برکنار جویی رسته‌ست
گویی زلب فرشته خوبی رسته‌ست

→

«Quel profond sentiment du néant des hommes et des choses, et comme Horace, avec son *carpe diem* de bourgeois antique et son épicurisme goguenard est loin de cette annihilation mystique qui cherche dans l'ivresse l'oubli de tout et l'anéantissement de la personnalité! Kèyam ne s'exagère pas son importance, et jamais le peu qu'est l'homme dans l'infini de l'espace et du temps n'a été exprimé d'une façon plus vive.»²³

Ainsi Gautier, tout comme Fitzgerald, trouve dans son prototype persan une âme sœur de la sienne, à cela près que Khayyām avait mis l'art au service de la philosophie, alors que Gautier ne pratiquait l'art que pour l'art. Mais Khayyām n'avait jamais voulu faire un système philosophique. Sa plainte était celle de son âme. Par là même, elle touchait l'âme des autres. Ce fut ainsi que nombre de poètes français le suivirent et lui prêtèrent l'oreille. Cette angoisse perpétuelle et ce mal de la vie avaient également mené Théophile Gautier à décrire ainsi «la caravane humaine»:

La caravane humaine au Sahara du monde,
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,
S'en va traînant le pied, brûlée au feu du jour,
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.
Le grand lion rugit et la tempête gronde;
A l'horizon fuyard ni minaret, ni tour;
La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour,
Qui traverse le ciel cherchant sa proie immonde.
L'on avance toujours, et voici que l'on voit
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt:
C'est un bois de cyprès semé de blanches pierres.
Dieu, pour vous reposer dans le désert du temps,

←

پا بر سر سبزه تا به خواری منهی
کان سبزه زخاک لاله رویی رسته‌ست
ساقی، گل و سبزه بس طربناک شده‌ست
دریاب که هفته دگر خاک شده‌ست
می نوش و گلی بچین که تا در نگری
گل خاک شده‌ست و سبزه خاشاک شده‌ست

Ce sont surtout les deux derniers hémistiches de ces quatrains que Gautier a adaptés.

23. *Ibid.*, II, 69.

Comme des oasis, a mis des cimetières:
 Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.²⁴

La vision des deux poètes est la même. Seule l'expression est différente. L'un, savant et mathématicien, s'exprime avec une telle finesse et des phrases si courtes et précises, à la fois, que le lecteur, bon gré mal gré, se sent touché dans le plus profond de son cœur. L'autre, poète et peintre, nous présente plutôt un tableau avec ses lumières et ses couleurs.

Ce fut cette même affinité d'esprit entre les deux poètes qui aida Gautier à saisir mieux que Nicolas le sens profond des idées de Khayyām. Aussi, l'imagine-t-il assis, une nuit à la belle étoile, sur le toit de sa maison, buvant du vin et étreignant sa bien-aimée sur son cœur, scène qu'il a adaptée sans doute de ce quatrain:

Comme personne ne pourra garantir le lendemain,
 Réjouis-toi de ces instants qui te sont offerts,
 Et bois du vin au clair de lune, ô mon aimée! car la lune
 Brillera des années et des années, et ne nous retrouvera plus.²⁵

Mais ce fut tardivement que Gautier connut Khayyām. Avant les années 1865-1867, il avait déjà publié ses œuvres maîtresses et était un homme qui descendait rapidement la pente de la vie. Il n'eut donc pas l'occasion de mettre à profit ce qu'il avait lu dans les *Quatrains*. Mais l'un des effets de cette rencontre fut que le masque d'hypocrisie, sous lequel on avait caché le vrai visage de Khayyām, fut enlevé et que les Français commencèrent à connaître peu à peu le poète persan. Nicolas avait donné aux *Quatrains* un sens allégorique. Renan y avait cherché le génie du peuple aryen. Gautier fit un Khayyām qui n'était ni l'un ni l'autre, mais un esprit sensible et délicat, se consolant par le vin et la femme, tout en croyant en Dieu, mais pour qui «temple, église, synagogue et mosquée», tout était «de logis de l'aimé».²⁶

24. A. Lagarde et L. Michard, *Le XIX^e siècle*, pp. 264-5.

25. Nombre de poètes français se sont inspirés de ce quatrain pour décrire la même scène.

26. Quatrain attribué à Bābā Ṭāher-e 'Oryān:

Ce fut ce Khayyām qui, au long du XIX^e siècle, exerça son influence sur certains poètes français.

L'un d'eux fut le dramaturge Maurice Bouchor qui, dans sa comédie *Le songe de Khéyam* publiée en 1892, présenta le poète persan comme un mystique qui, «sans doute et en dehors de toute symbolique, buvait éperdument», mais pour s'unir d'une façon plus étroite avec «la divinité». Bouchor aussi est de son avis:

«Je suis un adepte de sa doctrine. La cruche vidée avec transport, et la rose chastement aimée: voilà bien, pour moi, la fleur de la sagesse.»²⁷

Mais il ne partage pas les idées de Khayyām sur la fatalité. Il croit que l'univers ne peut pas avoir été créé sans but. Il vénère aussi les religions:

«Je respecte les formes extérieures de la religion, et j'ai pour Mahomet une tendresse particulière.»²⁸

Il ajoute cependant que si sa pièce a quelque mérite, c'est au «vieux poète persan» qu'il le doit. Car c'est Khayyām qui lui en a fourni les matériaux:

Il est tard dans la nuit. La pleine lune brille de tout son éclat. Un vent doux rafraîchit les veilleurs qui se sont réunis dans un jardin. Une cabane, couverte de fleurs, se dresse au milieu des peupliers dont les feuillages frissonnent au souffle léger de la brise. Un ruisseau coule sous les arbres. Juste à côté de la cabane, il y a une taverne éclairée par quelques chandelles. Tout est silencieux et on n'entend que le murmure de l'eau et le chuchotement des amoureux. Soudain un grand bruit se fait entendre et les portes de la taverne s'ouvrent

خوشا آنان که از پا سر ندوندند
میان شعله خشک و تر ندوندند
کنشت و کعبه و بتخانه و دیر
سرای خالی از دلبر ندوندند

27. *Le songe de Khéyam*, p. 8.

28. *Ibid.*, p. 9.

violemment. Khayyām, courroucé et échevelé, en sort. Il s'est disputé avec le cabaretier:

Pour honorer le vin, fils de la sainte vigne,
J'ai vendu mon turban de soie et (mon livre)
Ah! que n'ai-je pu mettre en gage Aldébâran,²⁹
La lune et le soleil! Hélas! ma bourse est vide;
Vingt coupes ont rendu ma gorge plus avide.

Puis, tout pris de vin, il se console:

Philosophons. Sur quoi? Sur le vin, chers amis!³⁰

Répetons que selon Bouchor, Khayyām ne cherchait dans le vin que cet état extatique qui rapproche le mystique de la félicité parfaite dont jouissent les élus, interprétation qui relevait peut-être d'une certaine idéalisation.

Khayyām donc, s'adressant aux veilleurs, («philosophe») ainsi sur le vin:

La loi nous le défend. Bien! L'Eternel a mis
Le désir dans nos cœurs, et tout près la défense...
C'est comme s'il disait, «Prends cette coupe-là,
Khéyam, et vers la terre, ô mon fils, penche-la;
Mais il faut te garder d'en répandre une goutte.»
Notre loi qui soutient ces choses me dégoûte.

C'est un blasphème. Aussi, Khayyām, revenu à lui, se justifie-t-il en ces termes:

Je suis ivre? Eh bien! Soit; je le suis.³¹

Mais comme il ne cherche dans le vin que l'amour divin, ses actes ne doivent pas déplaire à Dieu. C'est alors qu'un miracle s'effectue en sa faveur: une cruche de vin se présente

29. Aldébaran (du mot arabe al-Dabarān) est, selon *Al-Munjid*, une constellation composée de cinq étoiles dans celle du Taureau, et dont l'une est particulièrement appelée «l'Œil du Taureau».

30. *Le songe de Khéyam*, p. 12.

31. Comparer à Khayyām:

هر طایفه‌ای به من گمانی دارد
من زانِ خودم، چنان که هستم، هستم

à lui. Il s'en réjouit et en rend grâce à Dieu. Mais à peine en a-t-il bu une gorgée qu'il s'attriste et se tait: la cruche le fait penser à tant d'amoureux qui sont changés en poussière et n'existent plus pour boire, danser et jouir de la vie, ce qui est le sort de tous:

Les vivants deviendront la poussière des villes.
 Chaque jour le potier pétrit dans ses mains viles
 Des pieds de mendiants et des têtes de rois,
 Dont il fait des goulots ou des tasses... je crois.³²
 Que ma cruche, tenez, dans quelque autre existence
 Fut une créature aimée, et que cette anse
 Passée avec tendresse autour de son beau col,
 Fut le bras d'un fidèle amant³³... le rossignol...³⁴

Il n'a pas encore terminé sa parole qu'un rossignol, perché sur un rosier, se met à chanter. Khayyām, à la vue de la rose et du rossignol, s'enthousiasme tellement qu'il oublie ce qu'il voulait dire. Il est surtout heureux de ne pas avoir affaire aux femmes. Mais voilà que soudain une beauté ravissante lui apparaît; au corps

... plus élancé que le svelte cyprès,
 Souples cheveux, front pur, exquis et nobles traits,
 Sourcils entrecroisés, longs yeux noirs, cils de soie,

32. Comparer à Khayyām:

بر کارگه کوزه‌گری کردم رای
 بر پلّه چرخ دیدم استاد به پای
 می‌کرد دلیر کوزه را دسته و سر
 از کله پادشاه و از دست گدای

33. De nombreux quatrains de Khayyām établissent cette comparaison entre le bras d'un amant et l'anse d'un pot. Citons le suivant:

این کوزه چو من عاشق زاری بوده‌ست
 در بند سر زلف نگاری بوده‌ست
 این دسته که برگردن او می‌بینی
 دستی است که برگردن یاری بوده‌ست

34. *Le songe de Khéyam*, p. 14.

Bouche dont le sourire est une fleur de joie...³⁵

Elle le détourne ainsi, quelques instants, de l'amour divin. Mais il n'est pas encore revenu de sa surprise qu'une autre beauté lui apparaît, ce qu'il prend pour symbole de la dualité et de la duperie de l'amour charnel. Il se repent donc en confessant ses fautes:

J'ai péché, tant pis pour moi!

Pardonne-moi, Seigneur!

Mon Dieu, toi seul es vrai; tout le reste est vapeur.³⁶

Bouchor fait ainsi de 'Omar Khayyām un panthéiste imprégné de l'amour universel, mais qui présente, en même temps, certains traits des clochards parisiens!

C'est le même Khayyām, un peu plus sérieux quand même, dont Jean Lahor s'est inspiré dans l'*Illusion*, texte où les critiques ont aussi trouvé des traces d'hindouisme. Mais l'analyse de l'ouvrage montre que l'influence de Khayyām – ainsi que celle de certains mystiques persans – est prépondérante, et que c'est Khayyām, interprété surtout par Gautier, qui en constitue la trame. A travers tout le recueil, le poète traite de la fragilité de la vie, et partout la Mort guette les vivants. Personne n'est revenu, non plus, de ce long voyage de la «caravane humaine» dans le «Sahara du monde», pour nous dire ce qui se passe derrière la tombe. Que faut-il donc faire? Lahor répond à cette question dans les cinq parties qui partagent son livre, à savoir: «L'amour et la mort», «Chants panthéistes», «La gloire du néant», «Le silence des morts» et «Le stoïcisme».

Dans l'introduction du recueil, il exprime d'abord ses idées

35. *Ibid.*, p. 17; comparer à Khayyām:

هر چند که رنگ و روی زیباست مرا
چون لاله رخ و چو سرو بالاست مرا
معلوم نشد که در طربخانه خاک
نقاش ازل بهر چه آراست مرا

36. *Le songe de Khéyam*, p. 30.

sur la poésie, l'art par excellence, selon lui; car un vrai poète doit être à la fois peintre, sculpteur, musicien et penseur. L'âge des lamentations sur la dépouille de la bien-aimée est révolu, et c'est l'âge de la science et de la raison. Le poète doit donc se libérer des restrictions que la société et les dogmes géographiques, eux-mêmes sujets à des changements perpétuels, lui ont imposées.³⁷

L'un des problèmes qui depuis des siècles ont préoccupé les savants, est celui de l'existence du mal sur la terre. Les Aryens qui ont pu toujours – même dans les moments les plus terribles de l'histoire – sauvegarder leur indépendance d'esprit, cherchèrent la réponse de cette question d'abord dans le panthéisme. N'en étant pas satisfaits, ils s'orientèrent vers le pessimisme, puis le nihilisme, long voyage spirituel qui aboutit au stoïcisme. N'étant toujours pas satisfaits, ils fondèrent une religion universelle, l'humanisme ou la religion de l'homme.

Les cinq parties du recueil représentent ainsi les cinq étapes que les Aryens ont parcourues. L'influence de certains savants qui, à la suite des découvertes archéologiques et linguistiques effectuées au XIX^e siècle, avaient essayé de reconstruire le passé des ethnies indo-européennes, est évidente dans la théorie de Lahor. Gobineau en avait déjà longuement traité. Mais c'était la première fois qu'un poète essayait de développer ce genre d'idées dans ses poèmes.

Quelle sera alors la place de Khayyām dans cette théorie? Il représentera le passage du panthéisme au nihilisme, car il fut l'un des meilleurs interprètes de l'homme dans l'expression des souffrances et de l'angoisse qui s'emparent de son être. Et tout cela avec une telle précision qu'il faut être insensible pour ne pas en saisir la portée. C'est sur cette base que Lahor construit sa philosophie:

Il y a «horriblement de mal sur la terre», et l'homme est abandonné au milieu des peines. Le ciel reste sourd et muet et n'a cure de ses plaintes. Que doit-il donc faire? Rêver,

37. *Illusion*, éd. 1906, pp. 2-4.

aimer et jouir de tous les instants de sa vie:

Tout est vanité: crois toujours.
Aime sans fin, désire et rêve;
Ne reste jamais sans amours,
Souviens-toi que la vie est brève[...]

Près de nous est le trou béant.
Avant de replonger au gouffre,
Fais donc flamboyer ton néant;
Aime, rêve, désire et souffre.³⁸

Mais, hélas! l'amour aussi porte en lui le germe de la mort, et nous commençons à mourir dès que nous naissons. Où sont les beautés qui ravissaient le cœur de leurs amants? Où sont les amants qui adoraient leurs aimées? Ils se sont tous endormis sous un tas de boue, et si nous prêtons bien l'oreille, au moment où nous foulons au pied leur cendre, nous les entendrons raconter ainsi leur histoire:

Cette poussière, cette ordure,
Ces os épars étaient jadis
La forme lumineuse et pure
D'une femme aux blancheurs de lys,
Jetant des rayons de tendresse [...]

Ce que vous êtes, nous l'étions;
Vous serez ce que nous sommes.³⁹
Voici les sages près des fous;
Plus de brunes ici, ni de blondes;
Vous qui passez, regardez-nous,
C'est le dénouement de ce monde.⁴⁰

Tout sent donc la mort, même le sourire de l'aimée et la chaleur de son corps, ou l'éclat de ses yeux. C'est sur les bras et les bouches que nous dansons, joyeux et insoucians:

38. *Ibid.*, p. 7.

39. Comparer aux quatrains qui contiennent l'un de ces hémistiches:

من چون تو بدم تو نیز چون من باشی
من چون تو بدم، تو هم چو من خواهی شد

40. *Illusion*, p. 27.

Bouches en fleurs, tendres bras nus,
 Qu'êtes-vous, hélas! devenus,
 Beaux corps vêtus d'or et de soie?
 Sous la terre gisent les morts.
 Nous dansons sur de pauvres corps.⁴¹

Faut-il donc se retirer dans un coin et attendre la mort?
 Loin de là! Il faut suivre Khayyām et Ḥāfez qui disent: «en
 pleine pauvreté» sois ivre et gai; «cet élixir de la vie» te fera
 oublier tes maux:

Sois donc ivre, ô mon âme, et sois ivre toujours;
 La seule illusion fait la beauté des choses;
 Mais pleure aussi parfois, sachant que tes amours
 Ont la fragilité des lèvres et des roses.⁴²

Et, toujours comme Khayyām, ne soyons jamais sans
 amour. Mettons-nous au bord d'un ruisseau, la cruche de vin
 dans une main et le bras autour du cou de l'aimée. Oublions
 tout le reste.

Hélas! cela ne dure pas non plus. Le printemps passe, la
 jeunesse s'efface et la fleur se fane. Alors, le poète se révolte,
 incapable qu'il est de comprendre ce va-et-vient perpétuel:

Sans mon assentiment, Allah, tu m'as fait naître,
 Et je n'ai pas compris pourquoi j'étais venu,
 Ni comment ta magie fait apparaître
 Un fantôme de plus en ce monde inconnu.⁴³

C'est le sort de tous, du plus faible au plus fort, d'un men-
 diant à un roi. Où est Mahmoud de Rhazni? C'est ainsi qu'un
 vieux corbeau s'écrie:

41. *Ibid.*, p. 58; cf. Sa'di qui, lui-même, s'est inspiré de Khayyām:

تفرّج کنان در هوا و هوس
 گذشتیم بر خاک بسیار کس
 پس از ما بسی گل کند بوستان
 نشینند با یکدیگر دوستان
 (بوستان، ابیات ۳۶۲۲ و ۳۷۴۵)

42. *Illusion*, p. 33.

43. *Ibid.*, p. 203.

Soleil resplendissant, Mahmoud, où donc es-tu?
 J'ai creusé tes deux yeux, ton trône est abattu.
 Des mouches ont raison de ta toute-puissance.
 Saurais-tu distinguer ta mort de ta naissance?
 Où sont-ils, tes trésors, ton harem, ton palais,
 Les foules à genoux, alors que tu parlais,
 Tes cavaliers chargeant dans le bruit des timbales?
 Pour ta tête veux-tu l'éventail de mon aile? [...]
 De nous deux aujourd'hui, dis, lequel est plus fort,
 Du vieux corbeau vivant, ou du grand Sultan mort?⁴⁴

Ces vers rappellent aisément à l'esprit du lecteur ceux de Ferdowsī qui disait:

Nombreux sont les maîtres de l'épée, du trône et du sceau
 Que la terre a vus. Elle en verra encore beaucoup d'autres.⁴⁵

Et Lahor, qui a fait se poser le corbeau auprès du crâne de Mahmoud, connaissait certainement les démêlés du Sultan avec l'auteur de la grande épopée persane. Mais le ton du poème est tel qu'il ne laisse aucun doute sur l'emprunt du poète à ce quatrain où Khayyām évoque d'une manière si touchante la fragilité des pouvoirs:

J'ai vu un oiseau perché sur le donjon de Tūs,
 Ayant mis devant lui le crâne de Key-Kāvūs.⁴⁶
 Il disait au crâne: Hélas! mille fois hélas!
 Où sont les tambours dont la plainte n'était jamais lasse?⁴⁷

La mort triomphe donc de tous et personne n'en échappe. Mais est-ce qu'il y a vraiment un secret derrière la tombe? Ou bien tout n'est-il que mirage et songe? Le poète, incapable de

44. *Illusion*, p. 214.

45. *Šāhnāmeḥ*, Téhéran, 1363/1984, t. I, vers n° 437.

46. Roi légendaire de la Perse dont l'histoire est racontée dans le *Šāhnāmeḥ* de Ferdowsī.

47. Texte persan:

مرغی دیدم نشستہ بر بارۂ توس
 در پیش نہادہ کلّہ کیکاووس
 با کلّہ ہمی گفت کہ افسوس افسوس
 کو بانگ جرسہا و چہ شد نالۂ کوس

comprendre, et en proie à un chagrin accablant, croit que tout est «illusion» et que l'homme n'est qu'une marionnette mue par une main derrière le rideau. Désormais, rien ne le console plus, ni le vin, ni l'amour, ni même le sourire de l'aimée. Il ne pense plus qu'à la mort, et, ne voyant que des ténèbres, il se met à réciter des élégies funèbres:

La morte qu'on enterre là
 Était ma bien-aimée.
 Ils l'ont dans la boîte enfermée
 Je pense aux baisers dans son cou,
 Quand je l'adorais comme un fou.
 On va la jeter dans un trou;
 Un peu d'eau bénite et de terre,
 Puis, éternelle solitaire,
 Sur tes seins, tes deux bras,
 Toute sage, tu dormiras,
 Et lentement tu pourriras,
 N'ayant pas, ô mon hirondelle
 Que le ver qui te soit fidèle.⁴⁸

Mais au dernier chapitre du recueil, le poète «doute de ses doutes», et recommande au lecteur de respecter toutes les religions. Si elles n'ont pas résolu l'énigme de la vie, c'est que celle-ci est inaccessible. Gardons donc notre orgueil et notre vertu et essayons de «mourir debout». C'est seulement par là que nous pouvons atteindre le beau et le sublime. D'ailleurs, pourquoi se plaindre toujours? Nous sommes nés du néant et nous y rentrons. C'est tout.

Voilà le contenu d'un gros volume qui contient quelque 350 pages *in-octavo* et dont le plan est esquissé d'après les cinq étapes qui – suivant les idées répandues parmi certains grands esprits du XIX^e siècle – jalonnent la vie intellectuelle des Aryens au long de leur histoire. Mais nombre des thèmes qui y sont développés sont empruntés particulièrement à Khayyām dont les idées convenaient au pessimisme foncier de Lahor, bien qu'il ne l'ait cité nulle part dans son œuvre.

Il en est tout autrement dans un autre recueil, *Les qua-*

48. *Illusion*, p. 331.

trains d'al-Ghazali, qui malgré le nom du grand philosophe iranien, est dédié à l'auteur des *Quatrains*. Le poète raconte d'abord la vie du philosophe qu'il divise en trois périodes. La première est celle où le jeune Ghazali fait ses études à Tūs, puis à Neyšābūr. La deuxième évoque les années où Ghazali dirige le Neẓāmiyyeh de Bagdad, école fondée par Neẓām ol-Molk, le même qui aurait été condisciple de Khayyām et de Ḥasan-e Ṣabbāḥ. Enfin, la troisième période est celle où le philosophe, en quête de la vérité, quitte la ville pour mener une vie errante et obscure qui aboutit à un profond bouleversement dans ses idées. Suivant ces trois étapes, Lahor divise son livre en trois chapitres. Le premier, «Les amours», contient lui-même deux parties différentes: «L'amour de la femme» et «L'amour mystique». Le deuxième chapitre, «Le doute», représente la grande crise intellectuelle que tout mystique doit dépasser. Le troisième, enfin, s'intitule «La piété et le renoncement».

C'est là l'aspect extérieur du recueil dont les thèmes, comme ceux de l'*Illusion*, sont souvent empruntés à Khayyām, mais un Khayyām qui, selon Gautier, ne cherche dans le vin que l'amour divin. C'est à lui que Lahor dédie son livre:

A Khéyam, au sage divin
Dont les quatrains versent à l'âme
L'ivresse extatique et sans fin
D'Allah, du vin et de la femme.⁴⁹

Ailleurs, il ajoute:

Khéyam, en ma chambre fermée
A tous les bruits de l'univers,
Oh! qu'il est doux, près de l'aimée,
Le clair de lune de tes vers!⁵⁰

Au début, le poète, jeune et consumé de désir, cherche son aimée. «Est-elle blonde? Est-elle brune?» et que rêve-elle en ce moment, loin de «son amant futur»? Il n'en sait rien, mais il l'imagine aux yeux de «saphirs», aux sourcils «en arc»,

49. *Les quatrains d'al-Ghazali*, p. 4.

50. *Ibid.*, pp. 25-26.

aux dents de «perles» et une coupe «vermeille» à la main, qui s'asseoit à son côté dans une prairie «en fleurs», fredonnant de beaux chants d'amour et lui faisant ainsi oublier ses maux,⁵¹ ce qui sera d'ailleurs inutile, car à la voir si bien faite, il ne peut s'empêcher de demander pourquoi le «potier de la nature» construit de si beaux vases, puis les brise en les jetant par terre:

Bien que ton corps ressemble au long corps du cyprès,
 Ton œil pur au matin, aux tulipes tes joues,
 Je cherche encore pourquoi le Destin qui se joue
 Des êtres t'a fait vivre et te détruit après.⁵²

Pourtant, à la fin de l'ouvrage, le poète se résigne à la volonté de Dieu et cherche le bonheur dans le sacrifice et le dévouement, ce qui est moins conforme aux idées de Khayyām qui ne cesse de protester contre la marche des choses. Ici, Lahor a surtout subi l'influence de la mystique orientale, tant indienne qu'iranienne, thème sur lequel nous reviendrons plus tard.

51. *Ibid.*, pp. 10-11; comparer à Khayyām:

وانگه من و تو نشسته در بستانی
 عیشی بود آن نه حدّ هر سلطانی

52. *Ibid.*, p. 25; comparer à Khayyām:

جامی است که عقل آفرین می زندش
 صد بوسه زمهر بر جبین می زندش
 این کوزه گر دهر چنین جام لطیف
 می سازد و باز بر زمین می زندش